

C'est une affaire de viol. La littérature est-elle l'affaire de tous ?

La querelle entre Iacub et Angot entourant l'affaire DSK

Eftihia Mihelakis

Numéro 247, hiver 2014

Féministes ? Féministes !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mihelakis, E. (2014). C'est une affaire de viol. La littérature est-elle l'affaire de tous ? La querelle entre Iacub et Angot entourant l'affaire DSK. *Spirale*, (247), 62-64.

C'est une affaire de viol. La littérature est-elle l'affaire de tous?

La querelle entre Iacub et Angot entourant l'affaire DSK

PAR EFTIHIA MIHELAKIS

Le 9 décembre 2012, devant un tribunal du Bronx, le juge Douglas McKeon annonce un accord financier à l'amiable entre la femme de ménage Nafissatou Diallo du Sofitel et Dominique Strauss-Kahn, ex-directeur du Fonds monétaire international. DSK est accusé de viol, de harcèlement et de proxénétisme. Outre les avocats de Diallo, les réactions les plus virulentes et critiques de Dominique Strauss-Kahn sont venues des militantes féministes. On ne saurait négliger la portée de leur implication. Après un entretien télévisuel diffusé sur TF1, *Paroles de femmes* fustige DSK en exhortant les téléspectateurs de ne point « être dupe » de son « mea culpa » public. Ce « mea culpa » aurait pour ultime objet de transformer les femmes en « affabulatrices¹ » de récits de viol. Et ce « mea culpa », elles le jugent illégitime et insoutenable en ceci qu'il servirait à mettre en scène « *les femmes [en tant que] pures victimes²* ». En effet, DSK n'a jamais parlé de ce qui s'est *réellement* passé dans cette chambre. Et la version de Diallo a changé plusieurs fois au cours des procédures juridiques si bien qu'elle a été décrédibilisée.

UNE AFFAIRE DE VIOL

L'argument prévalant dans la pensée féministe radicale est que les femmes sont opprimées et exploitées individuellement et collectivement en raison de leur identité sexuelle. On nous dit aujourd'hui que cette « vague » est reléguée aux oubliettes, jugée dépassée, ne remportant supposément pas l'adhésion de la jeune génération. Si l'admonestation des féministes radicales porte toujours à conséquence aujourd'hui, c'est que le viol est aussi une question d'affaires : il a à voir avec un déséquilibre financier. Ceci n'est pas nouveau, et nous sommes toujours dans une économie défailante. Kate Millett, Catharine MacKinnon et Virginie Despentes l'ont toutes dit avant moi. Et elles ne se

situent pas pour autant dans le même camp idéologique et politique.

La pure victime est celle dont la parole risque d'être illégitime. Dans cet ordre d'idées, sa parole peut devenir fiction. Par-delà les désaccords générationnels entre les féministes, les mêmes questions reviennent toujours. Où loge la vérité? Qui est donc *vraiment* interpellé par cette affaire? Pourquoi la victime est-elle seulement pure victime? Pourquoi la scène de viol demeure-t-elle silencieuse? Où est la justice? L'affaire se règle-t-elle seulement à la table de négociation?

Au-delà de la condamnation juridique, au-delà de l'accord financier géré à l'amiable entre Nafissatou Diallo et DSK, la condamnation sociale est mitigée. Le lecteur sera peut-être choqué de savoir qu'une femme prend parti pour DSK. Dans un entretien paru le 5 janvier 2012 dans *Le Nouvel Observateur*, la chercheuse et essayiste Marcela Iacub prend sa défense et dénonce la façon dont les féministes l'accusent. Au lendemain de la parution de son essai *Une société de violeurs?*, et à quelques mois de la publication officielle de son roman *Belle et Bête*, elle dit : « *Il a été victime des féministes radicales.* »

DSK, victime? *Victime* : « *une personne qui subit un accident* ». Je n'arrive pas à voir tout à fait clair. Mais j'ai bien lu : « *victime des féministes radicales* ». Et elle précise : « *Il a été instrumentalisé par un féminisme d'État, un féminisme punitif qui voudrait élargir les définitions du viol en y incluant des actes consentis et affaiblir les garanties de l'accusé. Un féminisme pour qui le seul remède à la domination masculine est la prison³.* » Iacub écrit ceci, et pourtant, on a réglé la chose à l'amiable moyennant un montant qui demeure non divulgué. C'est donc resté une affaire d'argent.

ENTRE EN SCÈNE LA LITTÉRATURE

Peu de temps après le règlement, *Belle et Bête* est publié. Iacub y raconte sa liaison avec DSK. Dans le roman, la narratrice avoue que sa vocation est de prendre la défense pour la liberté des porcs : « *La protection des porcs est chez moi une sorte de vocation*⁴ », écrit-elle. La presse est fascinée. Elle veut savoir ce qui est vrai. Cet appétit journalistique me fait penser à la curiosité de Sainte-Beuve dont la soif acharnée pour les moindres petites particularités biographiques de l'auteur se voulait avant tout un désir d'arrimer la littérature à la science et de l'élever à son juste piédestal.

Le 21 février 2013, Iacub nourrit la gueule de la bête : « *Les étapes de la liaison, les lieux, les propos rapportés, tout est vrai. Pour les scènes sexuelles, j'ai été obligée de faire appel au merveilleux. Mais si elles sont fausses sur un plan factuel, elles sont vraies sur un plan psychique, émotif, intellectuel. [...] Le personnage principal est un être double, mi-homme mi-*

La vie et la littérature se retrouvent aujourd'hui au centre de querelles d'allégeance. D'un côté, la moralité. De l'autre, l'amoralité. Qui peut trancher? Il faut poser la question : l'inviolabilité de notre liberté d'expression est-elle l'avenir du féminisme?

*cochon [...]. Ce qu'il y a de créatif, d'artistique chez Dominique Strauss-Kahn, de beau, appartient au cochon et non pas à l'homme. L'homme est affreux, le cochon est merveilleux même s'il est un cochon. C'est un artiste des égouts, un poète de l'abjection et de la saleté*⁵. »

Iacub, par son roman, tire DSK (et ainsi la question du viol) dans le monde de la littérature. Mais ce n'est pas assez, l'affaire n'est pas finie. La presse veut plus de vérité. Elle voudrait tout voir. Qu'est-ce qu'on veut voir, au juste, ou savoir? Et pourquoi? C'est de la littérature. La littérature ne suffit-elle pas pour calmer notre appétit? Iacub est une écrivaine, une bonne affabulatrice de récits, non? Cette affaire montre de manière probante la difficulté de cerner qui est la véritable victime. Est-elle seulement pensable à condition qu'elle soit considérée dans un schéma de violence fascinante?

ENTRE EN SCÈNE LA LITTÉRATURE. ENCORE?

Lors d'un plaidoyer paru dans les pages du *Monde*, Christine Angot, comparée à Marcela Iacub par certains journalistes, s'indigne contre cette comparaison qu'elle

considère comme une imposture. La liberté d'expression a apparemment des limites.

« *Non. Non, je ne fais pas une littérature expérimentale, et non, l'expérience n'a rien à voir avec la littérature. La vie, oui! L'expérience, non*⁶. » La littérature, selon Angot, n'est pas une activité expérimentale qui varie au gré des circonstances. On n'use pas de la littérature pour affirmer ou infirmer des hypothèses. La littérature n'est pas une science. Plutôt que d'en faire le socle d'une nouvelle théorie du féminisme, Angot admet la mauvaise foi que la littérature est censée susciter. « *La bonne foi est une affaire juridique pour les témoins. [...] La littérature, au service de laquelle j'étais, n'était pas au service des lois, mais de la Loi*⁷. » La Loi plane au-dessus de la terre. La Loi n'a rien à voir avec les libertés individuelles. La littérature, « *[c]'est donner une forme même à ce qui est vide dans la tête, sans rien substituer à ce vide, en recréant l'état de vacance totale de l'esprit pendant que le corps est touché par un autre*⁸. » Ainsi, même si Angot ne cesse de faire renaître l'inceste dans ses romans, la réalité de l'inceste doit au parti pris qu'elle emprunte pour le raconter. Jamais la littérature, selon Angot, ne doit plonger dans les eaux troubles des théorèmes et des expérimentations. Angot est du côté de la morale. Elle dit : « *Oui, je suis moraliste, oui, je fais une psychanalyse. Oui, la littérature pense. Oui, la littérature pense quelque chose. La mienne, contrairement à ce que dit la presse, ne cherche pas à approcher au plus près la corne du taureau, c'est la corne du taureau qui cherche à la détruire, justement parce qu'elle ne cherche pas à l'approcher et qu'elle n'est pas fascinée par son tranchant, comme vous l'êtes tous, et toutes, tranchant de l'argent, tranchant du pouvoir, tranchant du savoir, tranchant de la domination, et donc, pour vous justifier à vos propres yeux, vous dites qu'une part de ça est sublime, mais non. Non non et non*⁹. » La littérature ne chercherait pas à dire « *"pourquoi" quelqu'un viole, assassine, extermine, vit, est ce qu'il est et fait ce qu'il fait, mais "comment"*¹⁰ ». La littérature ne cherche pas à jeter une lumière trop forte sur la monstruosité de l'homme. « *La littérature montre comment le réel tient*¹¹ », écrit Angot, mais jamais ne doit-elle jeter la lumière sur ce réel. Conçu de cette façon, le viol peut difficilement être autre chose qu'un secret éternellement voué à rester dans l'ombre. Au contraire, selon Iacub, « *le cochon, c'est la vie qui veut s'imposer sans aucune morale [...] c'est la plus belle chose qui soit, la plus belle part de l'homme*¹². »

La vie et la littérature se retrouvent aujourd'hui au centre de querelles d'allégeance. D'un côté, la moralité. De l'autre, l'amoralité. Qui peut trancher? Il faut poser la question : l'inviolabilité de notre liberté d'expression est-elle l'avenir du féminisme? Est-elle notre avenir à tous? Iacub nous donne-t-elle à lire ce que nous désirons secrètement? « *Iacub dit qu'elle se voit comme Voltaire éclairant, de ses lumières, la société*. » À la croire, « *il ne faut concevoir ni de jalousie ni de fascination*¹³ » devant le fait que la société est dirigée par des hommes riches et haut placés. Le luxe et le commerce qui l'engendre sont garants des libertés. Mais les libertés des hommes assoiffés d'argent et de corps sont-elles à ce point inviolables?

Ceci étant dit, rien ne peut me persuader que la liberté arrivera un jour ou un beau matin dans la bouche de quelqu'un qui a voulu me montrer le sublime dans la construction fantastique d'un être mi-homme, mi-cochon. De penser l'homme de cette façon me parle réellement. Ça me parle parce que le malaise que suscite chez moi la lecture de cette affabulation est réel, parce qu'en expérimentant avec les fabulations possibles sur l'homme ou sur le cochon, cette méthode méconnaît ce qu'une fréquentation avec la littérature peut m'apprendre : la réalité du crime ; le fait que dans notre société le viol *tient*. Et chez Iacub, ce réel ne tient pas. Le crime est noyé, les victimes amalgamées. Iacub veut la liberté à tout prix et utilise la littérature pour faire du violeur la victime. Par ailleurs, est-ce que l'œuvre d'Angot élabore pour autant une autre place pour la femme que celle de victime ? Puisque le viol, si l'on en croit son œuvre et la façon dont elle traite de l'inceste, demeure au final un impensable, un invisible — une chose impossible à montrer en tant que telle même s'il s'agit toujours, pour elle, de « laver le drap social » —, Angot n'est-elle pas en train de nous montrer combien périlleuse est la parole pour celle qui veut nommer la chose ?

En somme, à la lumière de ce débat, j'en viens à penser que la seule place qui est dévolue aux femmes, aujourd'hui, est celle de la victime — qu'elle soit victime du silence, ou de l'exhibition. Et jouer avec les limites de ce qu'on entend

aujourd'hui par « victime » comporte un risque réel : celui de voir ce mot constitué comme un bien soumis aux lois du marché, son capital ouvert à la bourse des transactions.

L'affaire DSK nous a révélé que tout a un prix, même le viol. Et ce que demande le texte de Iacub, le geste qui consiste à écrire et à publier son livre et auquel Angot répond, c'est : combien sommes-nous prêts à payer pour notre liberté ?

1. (<http://www.lefigaro.fr/politique/2011/09/19/01002-20110919ARTFIG00448-les-feministes-fustigent-dominique-strauss-kahn.php>)
2. *Ibid.*
3. (<http://tempsreel.nouvelobs.com/l-affaire-dsk/20130221.OBS9627/marcela-iacub-on-croit-que-je-suis-un-monstre.html>)
4. Marcela Iacub, *Belle et Bête*, Paris, Stock, 2012, p. 8.
5. (<http://tempsreel.nouvelobs.com/l-affaire-dsk/20130220.OBS9474/exclusif-dsk-par-marcela-iacub-un-etre-double-mi-homme-mi-cochon.html>)
6. (http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/02/23/non-non-non-et-non_1837772_3232.html)
7. Christine Angot, *Une partie de cœur*, Paris, Stock, 2004, p. 29.
8. (http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/02/23/non-non-non-et-non_1837772_3232.html)
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. (<http://tempsreel.nouvelobs.com/l-affaire-dsk/20130221.OBS9627/marcela-iacub-on-croit-que-je-suis-un-monstre.html>)
13. (http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/02/23/non-non-non-et-non_1837772_3232.html)

Effacer l'effacement

Entretien avec Micheline Dumont



PROPOS RECUEILLIS PAR VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER

Où sont les femmes ? Poser cette question, chercher dans l'histoire leur œuvre et leur vie, c'est déjà un geste féministe. On aimerait pourtant que ça ne le soit pas, que tout le monde se sente concerné par cette recherche. Une partie de notre héritage, de l'expérience et de la connaissance de nos ancêtres ne nous a pas été transmise ; n'êtes-vous pas curieux et curieuses ?

J'ai commencé à chercher les femmes disparues dans les lectures obligatoires de mes études littéraires. Éduquée dans un idéal d'égalité, je ne m'attendais pas à ce que la lecture de femmes devienne une quête aussi exigeante. Pas étonnant que de nombreux curieux abandonnent en

chemin. Ceux de qui on attendrait de l'aide, par exemple certains professeurs, font parfois tout pour nous détourner de ces chemins, et même pour épaissir le mystère : « Dans ce siècle, je n'en enseigne qu'une ; les autres sont vraiment moins talentueuses. Il n'y a pas grand-chose à lire là-dessus. Il faut dire, honnêtement, que ça n'a aucun intérêt scientifique, aucune importance symbolique. Quel drôle de sujet de recherche ! » Ma quête se poursuit maintenant dans le travail d'édition, où faire apparaître et réapparaître des écrivaines est encore un objectif militant.

Heureusement, des chercheuses d'or sont passées avant nous pour révéler au grand jour les femmes disparues, et